

Jean Léo Léonard (UMR 7018)

Archétypes, prototypes, hypotypes, antétypes et stéréotypes : la situation guatémaltèque..

Communication pour le colloque *Stéréotypage, stéréotypes, fonctionnements ordinaires et mise en scène : perspectives interdisciplinaires*, Montpellier, Université Paul-Valéry, 21-23 juin 2006.

Introduction

Les trois préjugés de la construction coloniale méso-américaine dénoncés par Severo Martínez Peláez (MARTINEZ PELAEZ 1970) consistaient à prétendre que a) l'Indien est paresseux et ne travaille que sous la contrainte, b) l'indien est enclin au vice et ne peut que gaspiller la rétribution de son travail, c) l'indien ne saurait être pauvre, en vertu de son mode de vie atavique que tout salaire et toute intégration sociale hors de sa tribu ne peuvent que corrompre.

Ces trois stéréotypes < *haragán, borracho, sumiso* > avaient pour pendant a) le système d'esclavagisme des *encomiendas* (le travail forcé comme solution à la paresse atavique), b) la paupérisation et la répression (faire régner l'ordre moral chez le peuple vicieux), c) la folklorisation et la ségrégation socio-culturelle (le peuple est vicieux et oisif, mais il est pur et noble dans ses traditions les plus ataviques). Ce triptyque de stéréotypes, outre sa fonction primaire de stigmatisation des « minorités » - qui formaient, démographiquement, une majorité - justifiait l'ordre colonial.

Les deux communautés, « criolla » et « ladina » (colons d'origine européenne et métis) d'une part, et peuples mayas (qui ne sont autres que les « Indiens ») asservis d'autre part, ont mis en scène leur cohabitation sous un régime de stricte ségrégation. Alors que criollos et ladinos implantaient massivement en Amérique centrale les attributs culturels européens de tradition arabo-hispanique (architecture, arts et religion) après avoir anéanti les infrastructures et l'organisation politique des peuples pré-colombiens, les indigènes mayas asservis développaient un vaste complexe sémiotique aussi bien dans une stratégie d'adaptation que de résistance : costumes ethniques, fêtes et rituels, syncrétisme religieux des cofradies (confréries religieuses servant également de comité de gestion des affaires internes à la communauté et comité d'organisation des fêtes).

Depuis la période coloniale, quatre moments se sont succédés au Guatemala : 1) la République libérale (fin XIXe) suivie du caudillisme postlibéral, qui ont durci les conditions de ségrégation socioéconomique, et détruit une partie de la mise en scène indigène et le peu qu'il restait aux autochtones d'autonomie territoriale et politique (HILL 2001 : 200 et sg. ; PIEL 1995 : 109-144) la République bananière des généraux, en réaction à une révolution démocratique survenue entre 1945 et 1954, qui a résolument développé un régime non plus seulement ségrégationniste, mais résolument assimilationniste, tout en implantant le terrorisme d'Etat, afin d'éradiquer toute velléité d'autonomie ou de rébellion, avec l'appui et les conseils de la CIA et des compagnies fruitières nord-américaines, 3) le Guatemala insurgé (1970-1988) : le conflit interne qui a résulté de ce durcissement, avec quatre guérillas armées contre le régime, a brassé les populations, prises entre deux feux, et a conduit à une mobilisation des groupes sociaux minorés, tant indigènes que métis, 4) le Guatemala des accords de paix et de la reconstruction nationale dans un cadre pluraliste depuis 1992, soutenu par la communauté internationale, qui tente de mettre en place une transition démocratique rendue difficile par le noyautage des institutions des membres de l'oligarchie militaire, le maintien des déséquilibres structurels dans la répartition des richesses, ainsi que par un climat d'insécurité alimenté par la désintégration sociale issue du conflit, des déportations et des migrations clandestines transfrontalières.

Les Mayas sont maintenant divisés entre trois modèles : a) l'assimilation évangéliste intégriste, b) la tradition maya modernisée et reconstruite à partir des sources puisées dans

l'archéologie, la linguistique et l'ethnohistoire, selon une logique de « branchements », pour reprendre le terme de Jean-Loup Amselle, de construits autochtones, académiques et internationaux c) des solutions intermédiaires, comme le cofradisme, pour les anciens, ou l'assimilation passive dans le cadre de la société nationale. La première option est soutenue par le réseau autrefois au pouvoir durant la répression (notamment par le parti FRG) et par les réseaux évangélistes nord-américains, la deuxième est conforme aux accords de paix mais peine à se construire et à se diffuser, et la troisième option opère par défaut.

Chacune des trois tendances met en scène de manière très stéréotypée ses attributs : les évangélistes, par le prêche et le conformisme « occidental » ainsi que par le rejet des mises en scènes mayas (costume traditionnel, usage public de la langue) ; les mayanistes, par la réhabilitation du calendrier maya (*cholq'ij*), par la lutte militante contre la diglossie et pour le multilinguisme et le muticulturalisme ; les indécis, par la continuation des *cofradías* (confréries religieuses de type syncrétique) ou par des formes de « caméléonisme » socio-culturel qui n'échappent pas au regard. Cette communication sera donc l'occasion de présenter la question de la mise en scène de l'identité et de l'idéologie de manière essentiellement dynamique et complexe, à travers des stéréotypies anciennes et modernes.

Contexte : le Guatemala¹, pays multiculturel à majorité indigène, dans une phase de transition démocratique

Les stéréotypes, en tant qu'expressions de surface de préjugés et de biais logiques, sont des macrostructures évolutives, qui tendent vers une finalité qui maintient leur cohésion en dépit des changements – entre autres, la fixation du monde et du réel dans une fiction (ils constituent par conséquent des systèmes téléologiques). En effet, ils sont moins statiques qu'on voudrait le croire, en raison de leur articulation et de leur nature rhétorique. Comme toute rhétorique, ils se déploient en un argumentaire qui colle au contexte, aux situations et aux événements. Cependant, ces constructions se fondent sur des configurations relativement stables, dont la plasticité ou l'adaptabilité sont garanties par le renforcement de polarités dialectiques (assertions positives venant contrebalancer des propositions négatives). Ainsi, le système tripartite de l'idéologie coloniale méso-américaine < *paresseux* : *ivrogne* : *conformiste* > dénoncé par Severo Martínez Peláez s'est étoffé et spécifié depuis, mais continue de former le noyau du système de stéréotypes que l'on peut trouver encore aujourd'hui en vigueur dans l'élite dirigeante guatémaltèque, comme le montre l'étude de psychologie sociale réalisée dans les années 1990 et publiée en 1998 par Marta Elena Casaús Arzú (sept termes au lieu de trois, avec fusion de < *borracho* > et de < *haragán* >, élargissant le premier terme à toutes formes d'incivilités et de crimes).

(1) *Les trois préjugés de l'ère coloniale méso-américaine dénoncés par Severo Martínez Peláez*

« Tres son los prejuicios que con energía insistencia y maña, se repiten a lo largo de todos los escritos elaborados por los grupos terratenientes en el conflicto de 1663. Uno es afirmar que los indios son haraganes, que no trabajan si no se les obliga. Otro consiste en decir que son inclinados al vicio, especialmente a la embriaguez, y que aumentan entre ellos las borracheras y los escándalos si no se les tiene ocupados con el trabajo obligatorio. Y el tercero consiste en expresar, en las más diversas y capciosas formas, que los indios no padecen pobreza, que viven conformes y tranquilos. Son tres inveterados prejuicios criollistas,

¹ Le Guatemala est le plus grand pays d'Amérique centrale après le Nicaragua : il s'étend sur 108 890 km² (Nicaragua : 130 000 km²), avec une densité de 100 habitants au km². La population est de 12,5 millions d'habitants, dont plus de la moitié amérindiens, la plupart d'origine maya (21 langues maya, une langue arawako-karib, le garifuna et une langue isolée en voie d'extinction, apparemment isolée, le xinca). Le PIB affiché en 1995 était de 14, 490 milliards de dollars, contre 7, 235 milliards de \$ au Panamá ; 1, 659 milliard de \$ au Nicaragua ; 9, 090 milliards de \$ au Costa Rica (MUSSET 1998 : 15).

que desde luego están presentes a lo largo de toda la Recordación, y el tercero es el que se expresa, de manera casi mecánica, en la afirmación del cronista sobre la «descansada riqueza» de los indios en el valle de Guatemala» (MARTINEZ PELAEZ 1970 : 225).

Un cas de transcendance de la stéréotypie : la fête du volcan chez les Kaqchikels selon Robert M. Hill

L'analyse que donne Robert M. Hill des lectures paradoxales, ou antagoniques, d'un événement festif, servira de point de départ et d'illustration de la méthode développée ici, qui traque dans la stéréotypie les propriétés paradoxales liées à la projection (Ego voit dans Alter des propriétés qui n'y sont pas, ou qui sont les siennes, qu'il ne veut pas voir) et à la justification (afin de dominer Alter, Ego construit un monde de mystifications qui légitiment son pouvoir, aussi inique soit-il). Il se peut que Robert M. Hill se soit laissé aller à un certain essentialisme et à une magnification de la «cosmovision méso-amérindienne», mais il est capital de rappeler que sa lecture de la fête du volcan s'applique à la société coloniale, peu de temps après la conquête. En bon historien, il ne prétend pas étendre la continuité de ces représentations endogènes à l'époque présente. C'est dans cette perspective dénuée d'anachronisme que je reprends ici sa mise en parallèle des symboles et des interprétations de la fête du volcan – qui perdure aujourd'hui, sous des formes qu'il appartient aux ethnologues d'analyser. La mise en paradoxe qu'établit Robert M. Hill nous permet d'entrer dans le vif de notre sujet : la stéréotypie comme système de paradoxes interprétatifs ou comme grille de lecture paradoxale. Le scénario de la célébration, d'apparence très simple (commémorer la victoire des colons européens sur les Amérindiens) est rendu en fait très complexe par le chassé-croisé des interprétations opérant dans chacune des parties. Les « Indiens » ont dû construire un volcan en bois au milieu de la place centrale de la ville coloniale, qui symbolise le territoire des « Indiens » qui en seront chassés par l'armée des Conquistadores, appuyée par des bataillons de Mexicains (Tlaxcaltèques). Leur roi Sinakán est fait prisonnier, puis relâché après avoir été déchu. La fête se termine sur cette image de la défaite des autochtones face à la puissance militaire et civilisatrice des Européens. Comme le montrent les tableaux en (2) et (3) ci-dessous, qui reprennent les arguments de Robert M. Hill, les vaincus transcendent le message de domination que l'administration coloniale croit imposer en une réinterprétation qui neutralise la vision imposée par les vainqueurs.

(2) Ambivalence interprétative d'un événement festif, d'après Hill (HILL 2001 : 6-11)

Activités de la « fête du volcan », 1680	Interprétation « criolla » et européenne	Interprétation maya et mésoaméricaine
1. Une structure de bois géante représentant un volcan où s'est déroulée une bataille historique de la Conquête est construite au milieu de la place de la ville coloniale. Une cabane en bois décore le sommet de la montagne en bois.	La structure en bois représente un volcan symbolisant un lieu de mémoire, commémorant une victoire décisive des « civilisés » européens sur les « sauvages » d'Amérique.	La structure en bois est un temple-pyramide. La preuve en est qu'il y a un temple (la cabane) au sommet de la pyramide.
2. Le volcan en bois est muni de caisses et de recoins où sont attachés des animaux	Puisqu'il y a des animaux domestiques et sauvages dans les montagnes, il s'agit d'une simple décoration qui plaît à l'esprit ingénu des « Indiens »	Le volcan-montagne est aussi le refuge des <i>tonas</i> , les esprits animaux de chaque individu. Les recoins aménagés pour les bêtes symbolisent des cavernes et des grottes, lieux de communication avec l'infra-monde, lieux de pouvoir.
3. Les troupes tlaxcaltèques auxiliaires des Espagnols attaquent les Mayas et les	Nous évitons de nous poser crûment en vainqueurs en nous faisant représenter par	Il s'agit donc d'une guerre suivant les règles mésoaméricaines, qui appelle par conséquent une lecture mésoaméricaine des événements et

mettent en déroute.	nos alliés indigènes mexicains.	du dénouement. Selon cette lecture, les Mayas n'ont pas été définitivement vaincus.
4. Les conquérants poursuivent les Mayas et les expulsent des positions hautes du volcan.	Les « Indiens » ont été défaits et ils fuient comme des pleutres.	L'ennemi n'a pas incendié le temple au sommet de la pyramide : les principes d'organisation spirituelle et séculière sont donc saufs.
5. Le roi Sinakán est capturé par les Espagnols, puis relâché après avoir été déchu de ses pouvoirs et humilié.	Les « Indiens » doivent bien avoir en tête qu'ils ont été vaincus, et que nous avons épargné leur chef, tant nous étions sûrs de notre puissance, afin qu'ils constatent son impuissance et se résignent à nous obéir, devant son humiliation.	Si le roi a été fait prisonnier, puis a été relâché, sans subir le sacrifice de sa vie, c'est que les Espagnols ont admis ne pas nous avoir définitivement vaincus. D'autant plus que le roi Sinakán est bien plus qu'un roi séculier : il représente Quetzcoatl (<i>Q'uq' Kumätz</i>), ou Serpent à Plumes, symbole de civilisation : inventeur de l'écriture, du registre calendaire, de l'art de la divination et défenseur de la paix.

Divers détails ont incité l'historien à proposer cette lecture endogène : le fait que certains notables « Indiens » étaient prêts à payer une forte somme pour se voir attribuer le rôle du roi Sinakán, l'enthousiasme mis par la population indigène à « jouer le jeu » et à engager leur temps, leur travail et leur argent dans la mise en place de l'énorme appareil nécessaire à la représentation, l'insistance qu'ils ont manifestée pour aménager des recoins pour y placer des animaux, etc., qui suggèrent qu'ils ont réinvesti la célébration dans une logique tacite de résistance symbolique. Selon Robert M. Hill, c'était aussi une occasion inespérée pour les Mayas de reconstruire une pyramide, alors que leurs avaient été détruites et laissées à l'abandon sur ordre des « vainqueurs ». Le prochain tableau rend compte de cette transposition des valeurs interprétatives, en fonction de savoirs communs non seulement différents, mais antagoniques – antagonisme des *prototypes* kleiberiens, en quelque sorte.

(3) *Transposition de l'ambivalence interprétative de la fête du volcan, d'après Hill (HILL 2001 : 6-11) à l'approche de la stéréotypie interethnique au Guatemala.*

Activités de la « fête du volcan », 1680	Stéréotypes et allégories <i>criollos</i>	Interprétation maya et mésoaméricaine
1.	La « civilisation » est victorieuse contre la « sauvagerie » et la « barbarie » L'« Indien » est un « sauvage » que l'Européen a « bouté hors de sa forêt et de ses montagnes ». L'« Indien » est un être (définitivement) « vaincu ».	Notre civilisation est indemne. Elle a survécu sous d'autres formes face à la barbarie de l'envahisseur, quitte à emprunter des ressources dans un esprit de continuité : l'écriture, la stratification sociale, le panthéon des saints qui fonde les confréries religieuses.
2.	L'« Indien » est proche de la nature. Une fois devenu paysan et éleveur à la façon européenne, c'est un « bon sauvage ».	Les animaux symbolisent le Tonal et le Nawal : ils sont des doubles des âmes individuelles, et représentent des pouvoirs spirituels.
3.	Les Européens sont des stratèges et des meneurs d'hommes.	Les Européens n'ont pas gagné eux-mêmes cette guerre, puisqu'ils ont eu recours à des auxiliaires mésoaméricains. Leur domination n'est donc pas légitime.
4.	Les « Indiens » sont pusillanimes et lâches.	Les Mayas n'ont fait que se retirer du combat et se positionner en retrait pour attendre le retour cyclique de temps meilleurs.
5.	Les « Indiens » sont soumis, dépendants, et savent qui est le maître ici. Ils ne savent pas s'organiser par eux-mêmes.	Les Mayas s'organisent dans une société parallèle à celle importée par les Européens, où ils sont souverains. Ils gèrent leurs affaires par le biais des confréries et des institutions

		municipales – aujourd’hui par le biais des réseaux confessionnels, des associations et des ONGs.
--	--	--

Cette logique d’inversion des *prototypes* et des *stéréotypes* étant posée, il est temps de définir davantage les formes de catégorisations psycho-sociale. Ce sera le thème de la prochaine section.

Catégorisation, préjudication et stéréotypie : graphe typologique

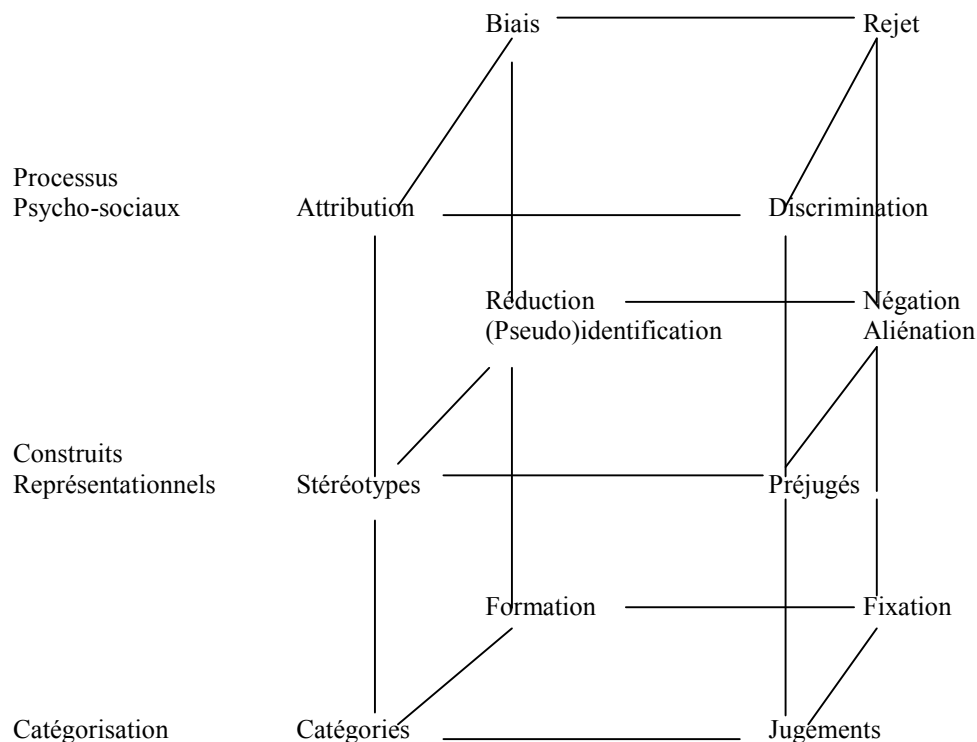
Dans son manuel d’introduction à la psychologie sociale, Gustave-Nicolas Fischer insiste sur l’idée clé qui sous-tendra notre analyse de la situation guatémaltèque : « les stéréotypes et les préjugés ont un rôle d’explication sociale qui consiste dans la plupart des cas à légitimer des différences sociales ou à justifier des situations d’inégalités (...) Les stéréotypes fonctionnent comme des systèmes explicatifs, en termes de rationalisation » (FISCHER 1997 : 214). Plus que de simples représentations en tant que simples *systèmes à états*, ou à *états projetés* dans des configurations psychosociales, ou de simples systèmes iconiques de catégorisation et de typisation d’autrui (*Alter*, par rapport à *Ego*), les stéréotypes, et leurs infra-catégories les préjugés, sont des armes dans les conflits entre castes, classes et groupes humains définis sur des bases ethniques, religieuses et politiques : des instruments d’exclusion, de négation de l’autre, de dénégation des contradictions ou des conflits, que ceux-ci soient latents ou patents. Les stéréotypes constituent donc également des *systèmes téléologiques*, ou systèmes à buts. Ils sont autant d’artefacts servant à la déconstruction systématique des *états réels* pour leur substituer des *états fictifs* censés conforter et légitimer les asymétries les plus iniques – comme dans le cas du Guatemala. En tant qu’artefacts, les stéréotypes sont bel et bien des *systèmes*², qui articulent en surface les préjugés, qui relèvent d’une catégorie de jugement qu’on pourra appeler le *biais légitimant*. Les stéréotypes sont des systèmes de connotation, d’implication, de désignation et d’identification de l’altérité et, comme les langues, dont ils instrumentalisent le lexique, ils s’articulent avec des symboles et des signes. Ils sont l’expression sémiotique des préjugés implicites, qui forment des structures logiques sous-jacentes, d’un type particulier : la logique faussée, ou logique biaisée, qui s’appuie sur des sophismes, des inversions, des anamorphoses logiques, des contre vérités. Une des stratégies pour les contrer consiste à leur appliquer en retour des procédés d’inversion, d’extrapolation, de permutation, de (rétro)projection, de délégitimation, comme le montre l’exemple de Robert Hill avec la fête du volcan.

Le schéma en (4) articule sur trois plans superposés, sur un axe qui va du générique au spécifique, à gauche la dynamique qui va de la *catégorisation logique* aux *processus psychosociaux d’attribution* en passant par les *stéréotypes* ; à droite, celle qui va du jugement à la discrimination en passant par les préjugés. En bas, au niveau de la catégorisation, catégories et jugements sont liés en arrière-plan à leurs processus de formation et de fixation – les catégories étant plus faciles à modifier que les jugements. Au niveau intermédiaire, le poids des propriétés attribuées aux catégories augmente, et la dimension générique fait place à la dimension réductrice (à gauche du schéma), tandis qu’à ce même niveau, la cristallisation des jugements en préjugés conduit à la négation de l’autre et à son aliénation – ainsi en allait-il dans la vision des vainqueurs projetée sur le rite de la fête du volcan, qui niait une interprétation alternative de la symbolique mise en place dans le cadre de la fête. Paradoxalement, c’est le niveau où la résistance psychosociale de l’Autre travaille de manière d’autant plus subversive et efficace les préjugés et les stéréotypes que leurs promoteurs sont aveuglés par le négationnisme et l’aliénation à laquelle ils veulent enfermer l’Autre. Enfin, le

² Comme par exemple le système ternaire de l’époque coloniale projeté sur l’Indien <mésaméricain = < paresseux, ivrogne, soumis >>, qui fonde une caractérologie projetée à des fins de légitimation du système esclavagiste et de spoliation durant la période coloniale.

dernier niveau constitue une superstructure d'un degré institutionnel : en termes relativement neutres, à gauche du schéma, il s'agit de ce que les psycho-sociologues appellent l'attribution, qui se fonde sur des biais explicatifs plus ou moins forts, tandis qu'en termes plus franchement connotés et impliquants (relatifs aux jugements de l'étage d'en dessous), les préjugés conduisent à la discrimination et à des formes d'expression de la négation de l'Autre et de son aliénation par le rejet. Ce niveau tend à être stable, en fonction de la logique du balancier évoquée dans le faux samizdat de Emmanuel Goldstein dans le roman d'Orwell (cf. infra), mais son équilibre peut être rendu précaire par la subversion opérant au niveau intermédiaire comme nous venons de le voir, lorsqu'il y a résistance – or, il y a toujours résistance, sauf démission du sujet.

(4) De la catégorisation logique à l'attribution psycho-sociale



Le monde orwellien de la stéréotypie

Dans un ouvrage où elle applique l'archéologie du savoir et l'analyse du discours de Michel Foucault au féminisme et à l'analyse du discours post-colonial, Sara Mills rappelle, en s'appuyant notamment sur les travaux de Edward Said (1978 et 1993) et de Peter Hulme (1986), que les cultures colonisées sont, dans le système de savoirs (ou plutôt, dans les *pseudo-systèmes de savoir*) du colonisateur, des mondes reconstruits et projetés, subordonnés à une hiérarchisation évolutive, dont le monde du colonisateur représente le terme positif de référence, qui détermine et explique les (pseudo)caractéristiques du monde dominé. Ainsi, l'orient exotique ne peut fonctionner qu'à une échelle temporelle ralentie par rapport à l'occident (poncif qui, malgré toute sa bonne volonté, alimentera la théorie du relativisme culturel de Edward T. Hall). Edward Said (1978³) note que les pays colonisés sont le plus souvent décrits en termes négatifs : les peuples indigènes sont décrits dans les récits de voyage comme « *idle, weak, corrupt, their buildings were dirty, their culture a decaying*

³ Cf. un essai plus récent du même auteur sur la relation entre approche culturaliste et impérialisme : Said, 1993.

version of a past grandeur » (MILLS 1997 : 101). Sara Mills ajoute : « *For Said, colonised people are dehumanised by generalisations made about them within colonial texts. The fact that sweeping generalisations were made about particular cultures made them less communities of individuals than an indistinguishable mass, about whom one could amass « knowledge » or which could be stereotyped : the inscrutable Chinese, the untrustworthy Arab, the docile Hindu, and so on* » (MILLS op. cit. p. 97).

Cette vision négativiste fonde un système dérogatoire de (pseudo)connaissances (« *a derogative system of knowledge* » : MILLS op. cit. p. 102). Toujours selon Sara Mills (op. cit. p. 104), Peter Hulme (HULME 1986) complète cette approche négativiste d'Edward Said, en théorisant la complexité du discours colonial, qui se construit non seulement sur des stéréotypes négatifs, mais aussi sur des catégories positives, ou pseudo-positives : le « bon sauvage », le paradis exotique, le raffinement, etc.). Il en résulte un système de représentations à multiples tiroirs, construit sur des polarités, ou des dualismes : l'indigène est fourbe face au pseudo-civilisateur, mais le fond de sa nature est noble ; il est paresseux face aux exigences du travail pseudo-civilisateur, mais il peut se révéler âpre à la tâche lorsque ses intérêts vitaux ou son système de croyances sont en jeu ; il est prétendument « dégénéré » ou « décadent », mais son passé antique fut indéniablement brillant. A travers cette dialectique catégorielle qu'on pourrait assimiler à un *doublethink system* orwellien (ORWELL 1949), se construisent des polarités comme

(5) *Duplicité sémantique de la stéréotypie (post)coloniale au sujet des « Indiens » mésoaméricains*

Fourbe ⇔ noble

Oisif ⇔ acharné

Décadent ⇔ grandeur passé

Cette dialectique est diffuse dans toute l'Amérique centrale, où le discours « coletto » au Chiapas (Mexique) ou « criollo » dénoncé par Severo Martínez Peláez (Guatemala) décrit l'Indigène à la fois comme « muy noble » (= « grandeur d'âme ») et comme « terco » (= « obstiné », têtue, « acharné »), et ne sait comment gérer autrement la contradiction entre la massive présence de peuples mayas⁴ continuant à parler des langues proches de celles des glyphes yucatèques et cholans de la civilisation maya classique, héritiers – et continuateurs, dans la limite des conditions de sujétion qui leur sont imposées – des prestigieuses civilisations précolombiennes, qu'en allégeant qu'ils en usurpent l'héritage, endoctrinés par les archéologues et l'ingérence culturelle étrangère – ce qui revient à attribuer aux archéologues un pouvoir de persuasion qu'on aimerait davantage voir s'appliquer, pourvu qu'il fût en effet réel, dans la réalité des pratiques urbanistiques dans les cercles de décideurs, qui n'ont le plus souvent que faire de leurs recommandations.

Ce double discours, qui articule les stéréotypes non pas seulement en catégories discrètes, mais en prédicats complexes dans une dialectique de projections ethnocentriques et de justification des conditions de pouvoir et de sujétion, permet de construire et de consolider au quotidien la nation comme une fiction sociale inégalitaire aussi nécessaire que légitime,

⁴ Les estimations les plus récentes (2001) pour les principales langues sont de 925 000 locuteurs pour les Quichés de langue k'iche', 727 000 Q'eqchis, 520 000 Mams, 476 000 Kaqchikels. Pour les langues de moindre taille, les chiffres sont : 70 000 Poqomchis et autant d'Ixils, 48 000 Tz'utujiils, 38 350 Poptis ou Jacaltèques, 38 250 Chujs, 10 000 Q'anjob'als, 9 500 Poqomams, 1 250 Tektitèques, 470 Mopans, 120 Itzas (Richards & Cojti, 2003). Sachant que Quichés, Kaqchikels et Tz'utujiils parlent en fait une seule et même langue quichéane sur le plan structural (diasystème), tout comme les Q'anjob'als, les Poptis et les Chujs relèvent d'un diasystème q'anjobalien, une perspective unifiante changerait la donne démographique, élevant à plus de deux millions le nombre de Quichés (ou Quichéans), dont les langues sont proches de celles de près d'un million de Q'eqchis et de Poqoms, et au demi-million de Mams s'ajouteraient 100 000 Q'anjob'als. [Données tirées de Richards, Michael & Cojti, Narciso et alii, 2003 : *Atlas lingüístico de Guatemala*, Sepaz, UVG, URL & USAID, Guatemala, CA].

tout en se réservant une marge de distanciation et de neutralisation vis-à-vis du discours raciste et (post)colonial lorsque la tension dialectique des contradictions risquent de mettre le Roi à nu, comme dans le conte d'Andersen.

De même que le motto de Big Brother dans 1984 est « *War is Peace ; Freedom is Slavery ; Ignorance is Strength* », les prédications sous-jacentes au système post-colonial mésoaméricain, au sujet de la composante maya ou indigène sont les suivantes :

(6) *Doublethink (post)colonial*

1. La liberté, c'est la soumission,
2. La tradition, c'est l'ignorance,
3. Le conformisme, c'est la paix (sociale),
4. La paresse, c'est le travail (forcé),
5. La fourberie, c'est la grandeur d'âme.

Dans le roman de Georges Orwell, Winston, l'anti-héros rebelle, fonctionnaire dépressif employé au Ministère de la Vérité, dont la principale tâche est de maquiller les faits et de désinformer la population afin d'assurer la continuité du système de domination par le Parti Interne (the Inner Party, qui représente l'oligarchie dans la société imaginée par Orwell), réfugié dans le taudis où il rencontre furtivement Julia, enfoncé dans un fauteuil où il se croit ingénument à l'abri de la vidéosurveillance, ouvre le samizdat de Emmanuel Goldstein, principal dissident dans cette société subjuguée par un pouvoir totalitaire. Il ne se doute pas qu'en réalité, une caméra a été placée par la police derrière un vieux tableau miteux qui lui fait face, et que le manuscrit en question est en réalité un faux, rédigé par les tortionnaires du Ministère de l'Amour (qui vaut ici pour Ministère de l'Intérieur) qui l'exécuteront bientôt. Dans ce livre, qui n'est donc qu'un appât servant à piéger les dissidents potentiels, le régime fait cyniquement acte de sa vision du monde et de l'ordre mondial, tout en empruntant le style et la pose d'un dissident pourchassé par Big Brother et sa police, un certain Emmanuel Goldstein, qui dirigerait dans la clandestinité un mouvement appelé – en parfaite symétrie avec le régime de Big Brother – « La Fraternité » (the Brotherhood).

Le chapitre 1 du livre de Goldstein reprend l'une des phrases du motto tripartite de Big Brother : « l'ignorance c'est la force » (*Ignorance is Strength*), et s'ouvre sur une typologie très simple, voire simpliste, de la stratification sociale en Haut, Moyen et Supérieur : « *Throughout recorded time, and probably since the end of the Neolithic Age, there have been three kinds of people in the world, the High, the Middle and the Low. They have been subdivided in many ways, they have borne countless different names, and their relative numbers, as well as their attitude towards one another, have varied from age to age : but the essential structure of society has never altered. Even after enormous upheavals and seemingly irrevocable changes, the same pattern has always reasserted itself, just as a gyroscope will always return to equilibrium, however far it is pushed one way or the other. The aims of these three groups are entirely irreconcilable* » (Orwell, 1942 : 192).

Contre-stéréotypie factuelle : les préjugés à l'épreuve des faits

Cette contribution se fixe pour principal objectif de montrer comment un groupe social assujéti sur la base d'une idéologie raciste et extrêmement conservatrice interprète et renverse, par les stratégies de ses diverses composantes et de ses membres, cette dialectique de l'ordre inégalitaire établi, légitimé par des stéréotypes et des construits de préjudication. Voici, en (7), la version étendue du modèle de projection et de justification de l'ère coloniale, recueillie auprès de 110 membres de l'oligarchie guatémaltèque dans les années 1990 par Marta Elena Casaús Arzú.

(7) Aspects de la stéréotypie raciste dans la classe dirigeante guatémaltèque vis-à-vis des Mayas

Caractérisation (par 110 membres de l'oligarchie)		Domaine de caractérisation
Sumiso (fataliste)	31%	Psychologique
Conformista (conservateur)	30%	Psychosocial
Moreno (basané)	20%	Physique
Bajo (petit)	29%	Physique
Haragán (fainéant)	27%	Social
Tradicional (traditionaliste)	30%	Social
Introverso (renfermé) (introverti)	26%	Psychologique

[Source : enquête de Marta Elena Casaús Arzú auprès de 110 membres de l'élite dirigeante (le « noyau oligarchique ») au Guatemala : ARZÚ 1998].

Cette construction s'analyse en domaines de projections et de justification face à l'altérité et de justification de l'ordre établi afin de neutraliser ses contradictions, comme dans le tableau en (8).

(8) Correspondances projectives et justificatives du système de stéréotypie (post)colonial

Caractérisation (par 110 membres de l'oligarchie)	Domaine de projection	Domaine de justification
<Sumiso> <Conformista>	« Ils aiment vivre de cette façon », « c'est leur style de vie », « ils se contentent de peu », « il n'a aucune raison de se rebeller »	Acceptation du système de domination oligarchique, de la négation des droits fondamentaux.
<Moreno> <Bajo>		Supériorité raciale, racisme fondé sur des arguments physiologiques.
<Haragán>	« Si on les abandonne à l'oisiveté, ils se laissent aller à l'ivrognerie, ou ils volent, ou commettent d'autres crimes de toutes sortes » (sic, 1554)	Légitimation du travail forcé, de la surexploitation, de la domination coloniale, de la spoliation agraire et de la dépossession socio-économique.
<Tradicional>	« Ils rejettent la modernité et restent plongés dans l'obscurantisme et la barbarie ».	Dénégation des effets négatifs de l'acculturation, renforcement de l'idéologie « civilisatrice » justifiant la prédation, renforcement des deux premiers termes <sumiso> et

<Introvertido>		<conformista>. Dénégation des formes de résistance à l'acculturation et à la domination à fondement raciste.
----------------	--	--

Les deux tableaux ci-après établissent un parallèle négatif de chacun de ces stéréotypes : le premier, du point de vue du secteur des promoteurs du mouvement pro-maya, dans la continuité et la rhétorique des Accords de Paix signés entre 1988 et 1996, le second, du point de vue du secteur évangéliste protestant. L'un s'aligne sur un projet de société multiculturelle, pluraliste et mondialiste (cf. (9)), l'autre sur des formes de mondialisation néo-libérale, en partie acculturantes, à dominante confessionnelle (cf. (10)). Les deux projets s'inscrivent dans des formes de pluralisme, mais sont en partie antagonistes quant aux formes de légitimation culturelle : les mayanistes effectuent des « branchements » multiples avec la tradition précolombienne et précoloniale, sous des formes hérités ou apprises et réinvesties, et tentent de contourner l'indigénisme tout en en rappelant à certains égards des modes de fonctionnement, tandis que les évangélistes, tout en adoptant des compromis entre tradition et modernité, s'inscrivent dans une tradition qui est celle des missionnaires de la période coloniale, qui cherche à échapper à l'indigénisme par une forme de cosmopolitisme confessionnel. Plus que véritablement concurrents, les deux projets de société sont antagoniques par leurs systèmes de valeurs – concertation et développement communautaire, voire fédéralisme ethnorégional et revendications agraires, éducatives et politiques pour les uns, individualité et réussite familiale, logique de réseau et de lobby, voire finalité assimilationniste pour les autres. Cependant, les deux paradigmes contredisent de manière patente les sept préjugés hérités de l'époque coloniale identifiés par Marta Elena Casaús Arzú.

(9) Contre-stéréotypie alignée sur le modèle d'une intégration pluraliste Quand « l'Indien » citoyen fait trembler les fondements du système oligarchique

Caractérisation (par 110 membres de l'oligarchie)	Faits objectifs démentant les stéréotypes coloniaux et « libéraux », et/ou tactiques de renversement positif des termes stéréotypés.
<Sumiso>	Revendication de la citoyenneté et de la parité par le biais d'organisations professionnelles et syndicales, associations, ONG. Activisme multipolaire et polyvalent. Mise en place de réseaux de conseil et d'action transfrontaliers/internationaux.
<Conformista>	Mobilisation électorale, participation et intégration politique (conseillers municipaux, députés, etc.), action politique revendicative, manifestations, ingénierie juridique de défense et promotion des droits fondamentaux.
<Haragán>	Polyvalence professionnelle, formation continue, flexibilité et mobilité. Migration aux Etats-Unis, mobilité internationale.
<Tradicional>	Renouveau et reconstruction du système de symboles et de traditions mayas. Récupération de l'identité maya et « branchements » sur les corps de savoir des archéologues, des linguistes et des ethnologues.
<Introvertido>	Bilinguisme, polyglottisme et multilinguisme, virtuosité stylistique en espagnol, maîtrise des langages juridiques, économiques et politiques, internationalisation des savoirs et des formes de mobilisation.
<Moreno>	Généralisation des costumes traditionnels et usages vestimentaires

<Bajo>	innovants de type maya. Valorisation des caractéristiques physiques et morales indigènes
--------	--

(10) Contre-stéréotypie alignée sur le modèle d'une intégration assimilationniste américanisée. Hypothèse de la réaction acculturante du fondamentalisme protestant

Caractérisation (par 110 membres de l'oligarchie)	Tactiques de renversement acculturant des termes de la stéréotypisation et du système de domination
<Sumiso>	Revendication de la citoyenneté et de la parité par la réussite individuelle, l'intégration aux élites urbaines et non indigènes par le biais de la réticularité confessionnelle et la mise en place d'un système éducatif privé.
<Conformista>	Forte réticularité socio-professionnelle et surtout, confessionnelle, américanisation, cosmopolitisme et américanisation.
<Moreno>	Rejet des costumes traditionnels et usages vestimentaires de type WASP (costume-cravate et chemise blanche amidonnée, etc.) : uniformisation vestimentaire.
<Bajo>	
<Haragán>	Etudes moyennes et supérieures, mobilité internationale, formation continue, forte orientation dans les services et les métiers de cadres moyens, voire supérieurs.
<Tradicional>	Rejet de la symbologie maya et aux corps de savoir archéologique et ethnologique. Stigmatisation (« son cosas del diablo ») et interdiction intrafamiliale et réticulaire des coutumes catholiques et syncrétiques ou néo-maya.
<Introvertido>	Prières collectives, messes chantées collectives, cohabitation en réseaux interfamiliaux et interpersonnels. Identification collective avec

Enfin, dans les secteurs les plus pauvres de la société maya guatémaltèque, davantage tentés par la deuxième solution que par la première, des conditions de misère chronique viennent contrebalancer les préjugés de l'oligarchie, comme le montrent les causes de la pauvreté interprétées par les victimes de l'inégalité socio-économique – à partir des entretiens et de l'enquête réalisée par HOEGEN & PALMA (cf. (11)).

(11) Contre-stéréotypie factuelle des conséquences du régime ségrégationniste. Causes perçues de la pauvreté au Guatemala (HOEGEN & PALMA 1999)

Caractérisation (par 110 membres de l'oligarchie)	Explication des causes de la pauvreté par un panel de 627 personnes vivant en dessous du seuil de pauvreté, dans 6 communautés linguistiques et chez les ladinos urbains et ruraux, d'après HOEGEN & PALMA 1999.
---	--

<Sumiso> => accepte son sort et la condition de pauvreté	<ol style="list-style-type: none"> 1. Manque de terres et impossibilité financière d'accéder à la propriété. 2. Bas niveau de productivité des terres. 3. Manque de formation à la productivité agricole. 4. Coût élevé des engrais et fertilisants. 5. Intermédiaires et négociants discrétionnaires dans la commercialisation (156/487). 6. Faible offre d'emploi. 7. Violence et pouvoir de rétorsion violente de la part des propriétaires terriens. (HOEGEN & PALMA 1999 : 53)
<Bajo>	<ol style="list-style-type: none"> 1. Malnutrition infantile et dénutrition, famines. Manque de nourriture (232/627) 2. Maladies chroniques respiratoires et digestives. 3. Manque d'infrastructures locales de santé, haute mortalité infantile.
<Haragán>	<ol style="list-style-type: none"> 1. Dénutrition, anémie et fatigue due à la malnutrition. 2. Maladies endémiques : paludisme, dengue, choléra.
<Tradicional>	<ol style="list-style-type: none"> 1. Manque d'infrastructures éducatives et analphabétisme élevé, absentéisme des instituteurs ruraux, sous-investissement éducatif, fort monolinguisme féminin et infantile. 2. Manque d'infrastructures de santé, qui favorise le recours à la médecine traditionnelle (206/627). 3. Délabrement de l'habitation faute de moyens (406/627)

La stéréotypie comme composante d'une systémique d'états attribués

Ces angles d'approches multiples mis en perspective afin de démonter, pièce par pièce, les stéréotypes ambiants touchant les « Indiens » mésoaméricains en tant qu'archétypes d'une construction nationale raciste permettent désormais de déployer les formes de typisation et de catégorisation d'une population, en mettant à jour, littéralement, la catégorisation interethnique asymétrique et les « types » dans tous leurs états (cf. (12)). En jouant avec les ressources qu'offre le paradigme de préfixation *stéréo*-type, *proto*-type, *arché*-type, on obtient le tableau suivant, qui décompose la catégorisation comme une famille d'opérations relevant d'une systémique à états (états projetés et idéologiquement déterminés).

(12) La catégorisation comme systémique à états : application à l'étude de cas guatémaltèque

Typisation	Définition laminaire	Abréviation	Référenciation	Application
Archétype	Etat Catégoriel Générique	ECGén.	Par excellence	<Indio>
Prototype	Etat Catégoriel Primaire	ECPrim.	Typicalité et gradation, traits patents	<indígena>
Stéréotype	Etat Catégoriel Paradoxal	ECPar.	Dualiste	<sumiso> = « résigné » <haragán> = « paresseux » <introvertido> = « renfermé »
Hypotype	Etat Catégoriel Latent	ECLat.	Connotation et traits latents	<rebelde> = « rebelle » <criminal>
Métatype	Etat Catégoriel Renforcé	ECRenf.	Remotivation	<terco> = « têtu »
Antétype	Etat Catégoriel Inversé	ECInv.	Inversion	<racista (antiladino)> (cf. Hale, 1999)

La notion « d'états », opposable aux « actions », renvoie notamment à *la théorie de l'attribution* en psychologie sociale (cf. JASPARS & HEWSTONE 1984), de même que les notions d'hypotype et de prototype renvoient à la différence entre traits latents, pour le premier, contre traits patents pour le second. Ces traits statiques, ou traits caractérisant des états, s'associent à des actions interprétées sous forme de traits dynamiques, qui construisent et renforcent les catégorisations et les jugements. Ainsi, dans une situation de forte stéréotypisation, voire de polarisation, le seul fait de voir les « indigènes » (*prototype*) s'organiser, créer des syndicats ou agir en faveur de la réhabilitation de leur langue et de leur culture (ensemble d'actions primaires ou AP, avant projection et interprétation externe), va davantage susciter, à travers la grille de lecture du réel que donne le stéréotype, une inquiétude, puisque cet ensemble d'AP active la structure paradoxale du stéréotype (comment l'indien soumis, paresseux et introverti peut-il rassembler, organiser, et s'exprimer en public en faveur de sa « cause » ?). Ce dérangement de la stabilité de l'ECPar. qu'est le stéréotype va induire une remontée de l'hypotype <rebelle> (ECLat.), ranimer le souvenir du conflit intérieur, renforcer la caractérisation de l'indien comme intraitable (métatype <têtu, obstiné>, ou ECRenf.), et alimenter le sentiment d'insécurité que provoque le trouble de la structure paradoxale, sous une formulation paranoïaque inversant le rapport de prédication de l'idéologie raciste post-coloniale (antétype, ou ECInv.), où l'indigène maya passe, d'objet du racisme inter-castes, à un pseudo-rôle d'agent de racisme interethnique (HALE, 1999 pour une démonstration convaincante du phénomène). Du même coup, la véritable structure du problème échappe au questionnement (conflit de castes), tandis que la pseudo-structure du conflit (conflit interethnique) sort renforcée à un bout de la chaîne – pendant ce temps, les participants de l'événement maya se réunissent tranquillement, sans se douter que l'ensemble d'AP dans lequel ils sont engagés suscite une telle inquiétude dans une partie du « secteur ladin ».

On peut définir le prototype dans un sens kleiberien⁵ : ainsi, « indígena » au Guatemala reçoit pour la plupart des gens l'interprétation « amérindien d'ethnie maya », alors que deux autres communautés linguistiques côtoient les Mayas, avec des attributs déconcertants du point de vue de la catégorisation prototypique, puisque les Garifunas, de langue arawako-caribe, concentrés autour du lac Izabal, à l'est du pays, sont noirs, issus d'esclaves fugitifs⁶, et les Xincas, de langue isolée en voie d'extinction, sont assimilés à tous points de vue, y compris vestimentaire – les choix vestimentaires revêtant une saillance particulière dans l'ostentation de l'identification ethnique au Guatemala. Ainsi, les catégories <Garifuna> et <Xinca> relèvent, du point de vue des savoirs communs, de la *cryptotypie* (types demandant une recherche spécifique pour étendre le champ de connaissances encyclopédiques) et du corps de connaissances anthropologiques et ethnolinguistiques, pour identifier au-delà des *archétypes* <Noir> et <Métis> l'existence de types séparés, au sein de la catégorie <Indigène>.

⁵ Cf. KLEIBER, 1990 et AMOSSY & HERSCHBERG PIERROT, 1997 : 92-96.

⁶ Il importe de préciser que les Garifunas contestent cette explication de leurs origines et du processus de formation historique de leur groupe, avec des arguments d'autant plus intéressants dans le cas qui nous intéresse ici que la richesse de leurs récits d'origine répond également à une logique d'inversion de la stéréotypie asymétrique des colonisateurs de l'Amérique. Or étant donné le caractère éminemment arawako-karib de leur langue – même si l'on peut y déceler une posture analogue à celle des nationalismes post-romantiques fondés sur le critère linguistique, dont ne se privent guère les Européens par ailleurs -, les Garifunas peuvent de plein droit revendiquer davantage leur amérindianité que leur africanité, et s'émanciper de l'arrière-plan historique de l'esclavagisme que leurs ancêtres ont subi. En tant que continuateurs linguistiques des Arawaks et des Karibs autrefois répandus sur un immense bassin caribo-amazonien, les Garifunas, n'ont pas tout à fait tort lorsqu'ils disent avoir toujours vécu en Amérique et ne jamais être venus d'Afrique. C'est même une manière subtile de neutraliser la catégorisation raciale fondée sur la couleur de peau et de transcender le racisme ancré au plus profond des constructions nationales américaines, comme le montre bien notamment l'œuvre de Francis Jennings pour l'Amérique du nord (JENNINGS 1993).

Intégration fonctionnelle : viscosité et mobilité sociale (1950-1994)

Les tableaux de données qui suivent ont pour objectif de nuancer la dichotomie indigènes/non indigènes en termes d'asymétrie socioéconomique - ce que nous n'avons pas eu suffisamment l'occasion de faire jusqu'à maintenant. Or si l'examen des indices d'intégration fonctionnelle que sont les statistiques de distribution du travail entre les deux catégories « ethniques » montre bien une plus forte représentation des indigènes dans le secteur primaire et une sous-représentation dans le secteur tertiaire, nous sommes loin d'une situation d'apartheid. Il serait erroné et fortement biaisé de dépeindre le Guatemala comme un pays où les indigènes vivraient sous la coupe d'un régime raciste tenu par les « ladinos » ou « métis ». Ce serait oublier que toutes les composantes « ethniques » du pays vivent à la même enseigne, dans un régime post-colonial où seule une élite restreinte, décrite ici, selon les termes de Marta Elena Casaús Arzú, comme une oligarchie, profite des effets d'assymétrie, en monopolisant les ressources et les richesses- une élite composée de propriétaires terriens, de riches entrepreneurs et industriels, d'hommes politiques issus jadis des rangs de l'armée ou de la clientèle du FRG. Or même cette oligarchie connaît depuis quelques années des remaniements et voit certaines de ses prérogatives menacées par la lutte contre la corruption – l'ancien président membre du FRG, Alfonso Portillo a dû fuir au Mexique pour avoir détourné des crédits de l'armée à des fins personnelles, pendant que son vice-président était arrêté et jugé pour corruption et abus d pouvoir. Les « métis » ont souffert tout autant que les « indigènes » du terrorisme d'Etat entre 1954 et 1996, même si ces derniers ont été plus particulièrement frappés par la stratégie contre-insurrectionnelle des années 1980 mise en place par le général Efraín Ríos Montt (par la suite, président du FRG durant la transition démocratique à la veille du XXI^e siècle.

(13) Taux de population active selon la catégorie ethnique et la branche d'activité, de 1950 à 1994 (ADAMS & BASTOS, 2003, d'après des données officielles)

Branche d'activité professionnelle	Non indigène				
	1950	1964	1973	1981	1994
Agriculture	62%	54%	46%	44%	40%
Industrie, mines, construction, élect., eau, gaz	17%	17%	22%	20%	23%
Commerce, transports, communications	8%	11%	13%	15%	16%
Services	13%	18%	19%	21%	20%
Total	100%	100%	100%	100%	100%
Nombre total	455 137	772 215	840 303	943 016	1 412 950

Branche d'activité professionnelle	Indigène				
	1950	1964	1973	1981	1994
Agriculture	74%	82%	74%	74%	71%
Industrie, mines, construction, élect., eau, gaz	13%	9%	14%	13%	14%
Commerce, transports, communications	6%	5%	6%	8%	8%
Services	7%	4%	5%	5%	7%
Total	100%	100%	100%	100%	100%
Nombre total	508 708	580 735	672 598	665 039	955 517

Branche d'activité professionnelle	Population active dans son ensemble				
	1950	1964	1973	1981	1994
Agriculture	68%	66%	58%	56%	53%
Industrie, mines, construction, électr., eau, gaz	15%	14%	19%	17%	20%
Commerce, transports, communications	7%	8%	10%	12%	13%
Services	10%	12%	13%	15%	15%
Total	100%	100%	100%	100%	100%
Nombre total	963 845	1 352 950	1 512 901	1 608 055	2 368 467

Ces données montrent de forts indices de ségrégation en termes de viscosité sociale (intégration fonctionnelle) : la population agricole indigène est plus élevée que la moyenne et que la population agricole non indigène (sur-représentation dans le secteur primaire, où les revenus sont les plus bas et le travail plus précaire et soumis à de multiples aléas externes), et ne s'infléchit que légèrement sur 45 ans (de 74% à 71% de 1950 à 1994, contre 62% à 40% pour les non indigènes, et 68% à 53% pour la moyenne nationale). On retrouve cette stagnation, mais cette fois avec sous-représentation, dans les métiers du secteur secondaire, qui représentent un salariat modeste (de 13% à 14% durant la période, contre 10% à 15% en moyenne, et 17% à 23% pour les salariés non-indigènes). On retrouve la même tendance à la sous-représentation et à la viscosité sociale dans les deux autres postes : commerce, transports et communications d'une part, et services d'autre part, qui représentent des formes de salariat du secteur tertiaire en constante expansion, alors que l'emploi dans les secteurs primaire et secondaire est récessif durant toute cette période. Bien entendu, la ventilation des activités économiques entre population indigène et non indigène reste, dans la masse des proportions, relativement analogue, mais les tendances que nous venons de signaler n'en sont pas moins évidentes, et sont très lourdes de conséquences sur la nature des revenus, le statut social et les perspectives de changement et de mobilité sociale. Lorsqu'on prend en compte la violence du conflit interne et du terrorisme d'Etat qui a frappé les populations travaillant dans le secteur primaire et secondaire entre 1954 et 1992, sous la férule de gouvernements d'extrême-droite dans le cadre d'un régime militaire en situation de dépendance post-coloniale, les indices de précarité de revenus et de marginalisation socio-économique prennent une résonance d'autant plus forte : on peut le voir dans les données du recensement de 1964, où la population active agricole indigène connaît un pic (82% contre 74% en 1950), alors que la réforme agraire initiée par le gouvernement Arbenz est violemment stoppée, augmentant le prolétariat agricole journalier (paysans sans terres), tandis que, dans la population active non indigène, le taux passe de 62% à 54% durant la même période (1950-1964). La tendance ne finit par s'harmoniser avec la moyenne nationale qu'en 1994, où le taux d'emploi agricole chez la population indigène passe de 74% à 71% - alors qu'il n'est plus désormais que de 53% chez les non indigènes.

Urbanisation et intégration fonctionnelle

Enfin, Santiago Bastos et Manuela Camus (BASTOS & CAMUS 1998) fournissent des données qui permettent d'observer précisément les écarts entre population indigène et non indigène en milieu urbain, dans la capitale, à Ciudad de Guatemala, reproduites en (14).

(14) Taux de population économiquement active selon l'identification ethnique et la CSP et la branche d'activité dans la capitale, Ciudad de Guatemala, en 1989 (BASTOS & CAMUS, 1998)

CSP et branche d'activité	Indigènes (36 472)	Non indigènes (286 262)	Total
Catégorie socio-professionnelle (recensement Gtl)			
Entrepreneurs	3,18%	3,83%	3,75%
Fonctionnaires	4,36%	18,24%	16,67%
Employés en entreprise	28,81%	41,70%	40,25%
Entreprise familiale (« microentrepreneurs »)	6,15%	5,14%	5,25%
Salarié d'une entreprise familiale	16,61%	8,57%	9,48%
A son compte	26,14%	15,66%	16,80%
Travail familial non rémunéré	3,98%	1,08%	1,41%
Domestiques	10,29%	3,40%	4,18%
Autres	0,44%	2,35%	2,13%
Branche d'activité			
Industrie manufacturière	24,66%	26,67%	25,82%
Commerce	35,66%	20,68%	22,38%
Transport et communications	4,37%	4,69%	4,66%
Services commerciaux personnalisés	21,45%	34,30%	32,80%
Autres	3,13%	8,42%	7,82%
Total	11,30%	88,70%	100%

Le détail de la ventilation par activité professionnelle et par secteur d'activités montre en effet une sous-représentation de la population active indigène en termes de salariat (employés d'entreprises : 29% contre 42%), plus accentuée encore dans les emplois les plus stables (4,5% contre 18% de fonctionnaires), une sur-représentation dans les emplois précaires, ces activités à compte propre, qui ne sont qu'un euphémisme pour « vendeur ambulant » (26% contre 16%), ainsi que dans les emplois de domestiques (10% contre 3%). En revanche, il est intéressant de voir combien les positions les plus avantageuses neutralisent la différence ethnique (3,2% contre 3,8% d'entrepreneurs, c'est-à-dire de cadres d'entreprises). Ces données par type d'activité professionnelle sont plus précises que la répartition par secteur, qui montre bien une sur-représentation dans le commerce (36% contre 21%) et une sous-représentation dans les services commerciaux spécialisés (21% contre 34%), sans permettre d'en saisir les enjeux, notamment en termes de précarité – ce mot qu'on utilise désormais en Europe comme euphémisme pour « pauvreté ». Mais même ainsi, ces données ne donnent qu'une image partielle des termes de l'asymétrie de ressources, d'autonomie financière et de revenus entre indigènes et non indigènes au Guatemala. Même le fort taux d'emploi agricole de 71% en 1994, qui correspond à 40% d'emploi agricole chez les « non indigènes », doit être nuancé par la dimension fortement urbanisée des communautés mayas du Guatemala, où des villes comme Tecpán, Totonicapán, Solola, Chichicastenango, Santa Cruz del Quiché regroupent d'importantes populations « indigènes », qui développent et associent de multiples activités rurales et urbaines autour de marchés d'une grande vitalité.

L'essor du tourisme doit également être pris en compte, et il ne concerne pas une ville comme Ciudad de Guatemala, déclassée sur ce point, en tant que capitale vouée à l'industrie et aux services administratifs.

Conclusion

Dans le roman de George Orwell, le pseudo-manuscrit samizdat d'Emmanuel Golstein poursuit son implacable description de la société: « The aims of these groups are entirely irreconcilable. The aim of the High is to remain where they are. The aim of the Middle is to change places with the High. The aim of the Low, when they have an aim – for it is an abiding characteristic of the Low that they are too much crushed by drudgery to be more than intermittently conscious of anything outside their daily lives – is to abolish all distinctions and create a society in which all men shall be equal » (op. cit. p. 210). La négation de l'Autre tend à être d'autant plus forte que l'équilibre des castes et des pouvoirs est « menacé » - du point de vue de ceux placés en position haute et moyenne -, proportionnellement à la rigidité qui caractérise la configuration des pouvoirs dans une société donnée. C'est le cas au Guatemala.

Nous venons de voir que, si des inégalités fortes subsistent entre population indigène et non indigène, cette dernière est à la fois caractérisée par son enracinement agraire, ce qui en fait une composante vitale dans un pays d'économie post-coloniale basée sur l'exportation de denrées agricoles comme le Guatemala, et par une intégration socio-professionnelle et une adaptabilité en constant progrès, malgré des vicissitudes terribles : état de violence militaire institutionnalisée contre les populations civiles de 1954 à 1996 après une réforme agraire empêchée par un coup d'Etat en 1954, monopole des richesses et des ressources (notamment la terre) par une oligarchie manifestant un fort rejet attitudinal envers les populations indigènes, sous-développement de l'économie se traduisant par un manque de soutien financier aux populations défavorisées et un manque d'infrastructures sanitaires et éducatives. En dépit de ces difficultés qu'on peut qualifier de colossales, la population amérindienne – maya, garifuna et xinca – développe des stratégies multiples pour améliorer ses conditions de vie et de mobilité sociale, qui passent aussi bien par l'organisation syndicale et coopérative, les revendications d'autonomie culturelle et de fédéralisme ethnorégional associées à une mobilisation pour la réforme agraire et la réforme éducative que par la réticularité des ONGs laïques et évangélistes. Certes, la fête du volcan en pays kaqchikel en 2006 n'offre sans doute plus les mêmes schèmes d'interprétation endogène qu'en 1680, selon l'analyse qu'en fait Robert M. Hill (op. cit.). A la politique de démembrement des ejidos de la dictature libérale (1880-1920), suivie du caudillisme paternaliste et sa politique assimilationniste – dite alors d' « intégration », en dévoiement caractérisé de ce terme – tout au long du XXe siècle⁷, hormis durant le bref interlude démocratique des présidents Arévalo et Arbenz entre 1945 et 1954⁸, a suivi la politique de la mondialisation néo-libérale, sous l'égide d'accords de paix,

⁷ On retiendra comme exemples du paradigme historique des caudillos les régimes militaires successifs, comme celui de Manuel Estrada Cabrera (1898-1920), renversé par la révolution dite « Unioniste », qui apporta au Guatemala une trêve démocratique de... seulement 20 mois sous le gouvernement du député Carlos Herrera. Le coup d'Etat fomenté par la junte militaire des généraux Larrave, Lima et Orellana restaura la dictature (gouvernements des généraux José María Orellana puis Lázaro Chacón), confortée par le long régime du général Ubico (1931-1944), de nouveau renversé par une révolution démocratique, qui permit au pédagogue Juan José Arévalo d'accéder démocratiquement au pouvoir. On voit que, durant la première moitié du XXe siècle, les conditions ne furent jamais réunies pour un changement structurel de l'oligarchie et de la mentalité autoritaire.

⁸ Présidence du docteur Juan José Arévalo : 1945-1951, présidence du Colonel Jacobo Arbenz Guzmán : 1951-1954. Cette période de démocratie, de constitutionnalité et d'innovation socio-politique fut suivie, après le coup d'Etat militaire, de la restauration de la dictature, avec les régimes du Colonel Castillo Armas (1954-1957), du Général Ydígoras (1958-1963), du Colonel Peralta Azurdia (1963-1966), des généraux Arana Osorio (1970-1974), Lauguerud García (1974-1978), Lucas García (1978-1982), Efraín Ríos Montt (1982-1983), se renversant mutuellement en cascade, en alternant avec des gouvernements intérimaires. Le gouvernement de Méndez Montenegro (1966-1970) fut la seule alternative démocratique, qui s'effondra sous la pression du climat de violence amorcé par les dictatures précédentes, qui avaient suscité la formation de divers mouvements de

d'une paix rendue aléatoire par le noyautage de l'Etat par d'anciens criminels de guerre, comme le FRG présidé par le Général Rios Montt. Les trois stéréotypes de l'époque coloniale étaient devenus sept, de force sensiblement égale en termes de ségrégation attitudinale, voire de racisme, lors de l'enquête d'une sociologue auprès de l'oligarchie – en fait, ils n'ont jamais cessé d'être au moins sept, depuis la « Conquête ». Mais cette multiplication apparente des stéréotypes peut s'interpréter, comme nous l'avons vu dans ce survol, plutôt comme un signe de réactivité négative à une activité positive de la part de la société guatémaltèque, devenue bien plus intégrative dans le meilleur sens du terme – non pas assimilationniste, mais pluraliste – que ne l'a été cette société par le passé.

Nous avons vu que les stéréotypes aliénants s'interprètent également, du côté des secteurs dominés, comme autant de clés pour organiser une résistance à la domination. Contre les stéréotypes fait partie d'une stratégie de renversement des termes de la sujétion et de l'hégémonie de caste. Les termes désintégratifs (stéréotypes et préjugés raciaux et racistes) sont contredits dans une stratégie intégrative à divers niveaux (familial, sectoriel, national et international). Comme le suggère George Orwell dans sa fiction visionnaire, 1984⁹, qui reste plus que jamais d'actualité, il n'est rien que le despote déteste plus que la contradiction, surtout lorsque les faits parlent d'eux-mêmes, échappant à la totalité négationniste de son pouvoir et de sa parole.

Références bibliographiques

- ADAMS Richard & BASTOS Santiago (2003) *La relaciones interétnicas en Guatemala, 1944-2000*, Antigua, CIRMA.
- AMOSSY & HERSCHBERG PIERROT (1997, rééd. 2005), *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*, Paris, Armand Colin.
- ARZÚ Marta Elena Casaús (1998), *La metamorfosis del Racismo en Guatemala. Uk'exwachixiik ri Kaxlan Na'ooj pa Iwimuleew*, Guatemala, Cholsamaj.
- A .V.A.N.C.S.O. (1998), *Imágenes homogéneas en un país de rostros diversos. El Sistema Educativo Formal y la Conformación de referentes de identidad nacional entre jóvenes guatemaltecos*, Guatemala, A .V.A.N.C.S.O.
- BASTOS Santiago & CAMUS Manuela (1998) *La exclusión y el desafío : estudios sobre segregación étnica y empleo en Ciudad de Guatemala, Guatemala, F.L.A.C.S.O.*, col. « Debate », n° 42.
- BIANCHI & al. (éds.), *Racismo en Guatemala ? Abriendo el Debate sobre un tema tabú*, Guatemala, A .V.A.N.C.S.O., pp. 273-304.
- CONTRERAS REYNOSO Daniel J. (2002), *Breve historia de Guatemala*, Guatemala, Piedra Santa.
- HALE Charles R. (1999), « El Discurso Ladino del Racismo al Revés en Guatemala », in FISCHER Gustave-Nicolas (1997), *La psychologie sociale*, Paris, Seuil.
- HILL Robert M. (2001) *Los Kaqchikeles de la época colonial. Adaptaciones de los Mayas del altiplano al gobierno español, 1600-1700* (trad. Esp. De l'éd. anglaise de 1992), Guatemala, Cholsamaj.

guérilla, qui servent de prétexte à une violence institutionnelle toujours plus exacerbée (cf. CONTRERAS REYNOSO 2002 : 121-142). La deuxième moitié du XXe siècle se caractérise donc, après dix ans de démocratie et de réformes, par un retour de l'autoritarisme, une ingénierie toujours plus élaborée de la violence contre les civils, et une polarisation armée à trois termes du pays (militaires, maoïstes et paramilitaires), qui atteint des degrés inégaux de violence et de désintégration, causant plus d'un million de réfugiés, des dizaines de milliers de victimes, et anéantissant toute solution au problème des inégalités et du sous-développement.

⁹ Lorsque Winston, pourtant exténué, tient tête à son tortionnaire O'Brien, dans les dernières pages du livre (ORWELL, op. cit. 251-300).

- HOEGEN Miguel et PALMA Danilo A. (1999), *Los pobres explican la pobreza : el caso de Guatemala*, Guatemala, A.V.A.N.C.S.O. & Universidad Rafael Landívar, Instituto de Investigaciones Económicas y Sociales.
- HULME Peter (1986), *Colonial Encounters : Europe and the Native Caribbean 1490-1797*, Londres, Methuen.
- JASPARS Jos & HEWSTONE Miles (1984), « La théorie de l'attribution », in MOSCOVICI Serge (éd.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF, pp. 309-330.
- JENNINGS Francis (1993) *Les fondateurs de l'Amérique, depuis les premières migrations à nos jours* (traduction française), Paris, Editions du Rocher.
- KLEIBER Georges (1990), *La sémantique du prototype*, Paris, PUF.
- MILLS Sara (1997), *Discourse*, Londres, Routledge.
- MUSSET Alain (1998), *L'Amérique centrale et les Antilles. Une approche géographique*, Paris, Armand Colin.
- MARTINEZ PELAEZ Severo (1970), *La patria del Criollo*, México, Ediciones en Marcha.
- ORWELL George (1949) *Nineteen eighty-four*, Londres, Penguin (réédition 1990).
- PIEL Jean (1995) *El departamento del Quiché bajo la dictadura liberal (1880-1920)*, Guatemala, F.L.A.C.S.O.
- SAID Edward (1978), *Orientalism*, Londres, Choatto & Windus.
- SAID Edward (1993), *Culture and Imperialism*, Londres, Routledge & Kegan.